

Un été perpétuel

de Virginie Bégaudeau

J'arpente la rue Saint-Denis après un rencard raté. Le douzième en quatre mois et aucun à la hauteur des profils sélectionnés. Ce que je cherche en ligne ? Une relation. Sans promesse faite au-delà de minuit. J'ai fêté mes trente-deux ans la semaine dernière et j'ai l'impression que c'est un tournant. J'ai décidé d'arrêter les coups d'un soir et les rencontres de dernière minute. Si je ne change pas de trajectoire maintenant, je vais me perdre, et l'aigreur l'emportera sur la tristesse. Je suis frustrée de rester sur la touche alors que mes proches ont déjà tout vécu. Je me sens vide. Je n'ai même pas d'emploi stable pour m'évader. Mes missions d'intérim ressemblent à mes rendez-vous médiocres : rien de durable, rien qui en vaille la peine.

En cet après-midi d'octobre, je réfléchis à ce que pourrait être ma nouvelle vie sans savoir comment la façonner. Je marche d'un pas vif, évitant les feuilles jaunies sur le pavé humide de la capitale. L'air pollué me fait éternuer. Les riverains sont toujours aussi pressés.

Puis, il y a cette musique. Elle me fige sur place. Je ferme les yeux. À travers ces notes électroniques et la boîte à rythmes, je recouvre un souffle perdu depuis des années. Au cœur de Paris se réveille ce souvenir d'été que je pensais enfoui à jamais. Mon enfance. Mon adolescence. Mon fantasme d'une vie parfaite sous un soleil inébranlable. Je sens mon estomac se nouer. Plantée en pleine rue, je crois basculer. Je sens l'iode de l'océan et la friture des churros. J'entends le cliquetis des machines à sous et je vois les arnaques des fêtes foraines. Le temps s'arrête au 53 rue Saint-Denis.



Baia. L'enseigne en néon et Valerie Dore, qui chante comme le fantôme d'une décennie perdue, m'appellent. « The Night ». Incapable de résister, j'entre dans l'établissement. Une décharge me secoue le ventre. Mon regard se perd dans une salle spectaculaire. D'instinct, j'avance, happée. La piste de danse est cernée par d'immenses colonnes en carton-pâte blanc, éclairée par des dizaines de jeux de lumières : stroboscopes, lasers, jeux multifaisceaux derby en tous genres, et boîte à fumée qui se déclenche sur mon passage. De nouveau, je suis obligée de stopper la cadence. Prise d'un vertige, je reconnais mes seize ans laissés sur une plage de l'Atlantique, les dernières vacances de ma mère, et cette promesse de ne jamais oublier la sensation du bonheur. Je rouvre les yeux et les lève vers le plafond, où une magistrale boule à facettes est suspendue.

Valerie Dore laisse place à Ryan Paris. Mon cœur se serre davantage sur l'inévitable « Dolce Vita ». Un peu plus, et je laissais couler une larme. Pour feu ma mère qui a partagé tous ces étés-là et pour le bonheur, justement, qu'elle m'a donné grâce à eux.

Je tente de poursuivre ma visite tout en observant les danseurs parfaitement parfaits qui n'ont aucune conscience de ma présence. Des hommes d'une cinquantaine d'années en costard de travail, des femmes d'un âge similaire en robe de plage légère, mais aussi des trentenaires qui portent des Converse à paillettes et des jeans serrés. Qui sont ces ovnis qui se perdent dans une ambiance aussi ringarde ?

Je suis avec eux mais ils ne me regardent pas. Je suis invisible à côté de ces figurants. En quittant la piste, j'aperçois une alcôve en contrebas des marches de l'entrée. J'y devine des silhouettes : les unes sur les autres, les unes dans les autres. J'hallucine. Je continue à scruter cette réplique du paradis où personne ne quitte les lieux quand la musique se termine.

Cet endroit est une nuit estivale au beau milieu de l'automne.

Je rejoins le bar aperçu à mon arrivée. Ce bar, recouvert d'une tapisserie zébrée et de lumières noires, me prend en otage. Derrière le comptoir, une jeune femme fait une démonstration de mixologie. Dans son uniforme iridescent, ses seins s'agitent en rythme avec son shaker. Le rouge me monte aux joues. Jamais je n'ai eu d'intérêt pour le corps des femmes, mais celui-ci a l'air irréel : les lumières noires m'empêchent de voir son visage, juste les formes de son buste, de ses hanches pleines et de cette poitrine qui m'ensorcelle. À côté d'elle, j'ai l'impression d'être engoncée dans mon trench et mon pantalon taille haute. Je sens mes sous-vêtements s'humidifier à la simple idée que cette femme-là pourrait les toucher. Que se passe-t-il ici ?

– Tu viens pour le poste ?

Sa voix stoppe le crescendo de mon excitation.

– Oui.

Mon aplomb me désarçonne. Évidemment, je n'ai aucune idée de quel poste il s'agit. Je veux balbutier des excuses et faire demi-tour, piégée. Je regarde autour de moi. Sur les tabourets, des clients tapent du pied, d'autres balancent la tête sur un nouveau morceau. Clairement, il n'y a que de l'italo disco. Ce n'est pas un hasard ou un intermède du DJ : c'est l'essence même du *Baia*. En une fraction de seconde, je comprends.

– Nous sommes ouverts de 10 heures à 4 heures du matin. On recherche un service de 18 heures à 4 heures, du mercredi au dimanche.

– Un service de... ?

– De bar ! Tu viens bien pour le poste de barmaid ?

Sa voix, ses cheveux artificiellement et maladroitement bouclés, son excédent de maquillage et son corps me perturbent. Un instant, j' imagine passer le restant de mes jours ici. C'est aussi terrifiant que surréaliste.

– Je n'ai pas de CV sur moi, répliqué-je en espérant me faire mettre à la porte.

– J'en ai pas besoin. C'est pas une liste d'expériences qu'il nous faut.

– Vous servez sans formation ? Les clients s'en rendent compte ?

– On les appelle « vacanciers », pas clients. Et ils viennent pas pour nos boissons. Ils viennent pour le *Baia*. C'est du spectacle, ici, c'est tout. Goûte !

Elle me tend un verre à la liqueur bleu lagon. J'y trempe les lèvres sans la quitter des yeux. À peine une gorgée et cette plongée au cœur d'une station balnéaire recommence. Ce cocktail est un délire. Je suis presque assurée que c'est de la drogue. Il m'étourdit.

– Tiens, en parlant de spectacle, voici celui qui rend tout ça possible ! À toi de voir si, après, tu restes ou pas.

À ces mots, les jeux de lumières virent au blanc. Le stroboscope s'adoucit. La musique s'arrête pour la première fois depuis mon arrivée. Les danseurs, dans un effet de masse, s'approchent d'une scène que je n'avais pas encore remarquée. Les premières notes de « I Like Chopin » mettent la salle en émoi.

Mes yeux sont rivés sur le sol de la scène. Je n'y vois d'abord que le bas d'une robe en plumes blanches, puis mon regard remonte. La robe entière m'apparaît, couverte de pierres brillantes, volumineuse comme on n'en voit plus, le bustier transparent orné de paillettes. La chevelure parée de cristaux et de perles d'une perruque tombe au creux des reins du personnage. Je m'attarde alors sur le maquillage qui sublime ses traits : éblouissant et excessif. Des paupières fardées d'un cuivré et d'un bleu profond, des joues rehaussées d'un blush rose vif et un rouge à lèvres pourpre étrangement mat. Et derrière cet excès de féminité, je découvre les traits d'un homme. Je suis incapable de me détourner de cette créature, quelle qu'elle soit. Sa voix résonne dans le club, prenant entièrement possession du tube de Gazebo. La foule applaudit. Je suis foudroyée par sa prestance. Qui est-il ? Un homme costumé en femme ? Il est flamboyant.

Une idole.

Une drag-queen.

Sa prestation est magnifique. Résistant au tourbillon de nostalgie, je l'accompagne en chantant ces paroles que je connais par cœur, sans cesser de le contempler. Ses gestes gracieux et accomplis, ses pas de danse qu'il exécute sur des talons aiguilles étincelants me renversent. Je guette les regards qu'il offre à un public d'initiés. Puis un cri s'échappe dans ma direction. Je pleure sans discernement à mesure que son image et sa musique s'imprègnent en moi. Un coup de foudre, putain. Un putain de coup de foudre. À la fin du numéro, la foule l'acclame et scande son nom que je n'entends pas. J'ignore combien de chansons suivent avant qu'il rejoigne le bar. Moi, je n'ai pas bougé, mais j'ai terminé mon cocktail. En le dégustant, j'ai scellé un accord.

– Valentina, c'est notre nouvelle serveuse... J'ai pas demandé... tu t'appelles ?

Clara, la barmaid, s'adresse à moi tandis que je dévore la drag-queen des yeux. En quoi mon recrutement peut-il l'intéresser ? Je réponds à la jeune femme qui s'apprête à poursuivre mon entretien. Mais Valentina prend la parole :

– Les candidats précédents ne restent pas plus de trois jours, et toi, tu m'as pas l'air taillée pour le job. T'es sûre que tu veux rester ? Comment tu as trouvé l'annonce ?

– Je ne suis pas assez fabuleuse pour vous ? Pas assez belle, c'est ça ?

– Rentre chez toi, ma chérie, me répond-il, condescendant au possible.

– Qu'est-ce que je dois prouver ?

– Tu sais ce qu'on vend ici ?

– Des souvenirs de vacances ?

Toujours à une distance raisonnable, je n'ose pas m'approcher. Un brusque relent d'abandon, un rejet que j'ai connu presque toute ma vie m'empêchent de « rentrer chez moi ». Je soutiens





son regard fardé de paillettes. Je remarque sa voix qui tranche terriblement avec son allure : une voix d'homme. Masculine à l'excès. Il paraît – ou elle d'ailleurs, j'ignore comme le genre ce soir – si imprenable. C'est ce qu'elle cherche, de toute évidence. Puis il y a cette étincelle que je n'oublierai jamais. Je veux reprendre le contrôle.

– Chante avec moi, ordonné-je.

Sans un sourire, j'attrape sa main aux doigts ornés de bagues aussi clinquantes qu'en pacotille. Elle ne m'effraie plus. Je fais face. Je lui tiens tête. Je n'ai rien à perdre, et elle le sait. Je manque de trébucher en fendant cette foule de danseurs presque en figuration, en adoration même, devant l'idole. Chanter avec elle ? Je suis folle. Et pourtant, elle m'a suivie.

Sur scène, je suis aveuglée par les jeux de lumières. Ma partenaire plaque sa main libre dans le bas de mon dos. Son contact me pétrifie. Je frissonne. Douleur et désir à la fois. Elle veut me déstabiliser. Une décharge me transperce. J'ai besoin de la toucher davantage. Mais sa stature est une barrière infranchissable. Je me retrouve alors pressée contre elle au moment où la chanson commence. Je la connais. Le monde entier connaît ce titre qui illustre tant ces souvenirs de vacances. Je m'époumone sur « Vamos a la playa », dont je découvre qu'elle parle d'une guerre nucléaire. D'une bombe et de vents radioactifs sur fond d'océan azur. Ce que je vis maintenant.

J'oublie mon trac sans détourner les yeux de cette reine de la nuit. À ses côtés, moi aussi, je deviens reine. Sa voix recouvre la mienne, même en play-back. De si près, je vois sa sueur coller son bustier sur sa peau moite d'où s'échappe un parfum musqué. L'homme et la femme ne luttent pas en lui. Elle les incarne en symbiose.

Valentina est tout ce que j'ai perdu : la flamme d'une vie.

*

En me glissant dans mon lit, dans ce studio minuscule, j'ai besoin d'assouvir l'excitation qui a manqué d'exploser après trois chansons non interrompues. Je suis rentrée chez moi, l'œil hagard et les jambes tremblantes. Désormais couchée entre les draps défaits, je ferme les yeux pour revoir l'arrivée de cette drag-queen sur scène et dans ma réalité. Mon brusque désir pour elle semble tabou. Son image est alors parasitée par celle de la jolie Clara aux seins ballottants. D'instinct, j'effleure ma poitrine et pince l'un de mes tétons. Un flash. La robe de Valentina frôlant mon chemisier en coton. Son buste contre le mien et ses mouvements en rythme avec notre duo me troublent. L'effet est immédiat. Un spasme parcourt mon ventre bombé. Je fais descendre mes doigts entre mes cuisses, frôle ma fente encore murée. Je mouille avant même de plonger au cœur de mon intimité. Les images successives de Valentina me secouent. Son regard d'homme sous ses couleurs de femme, sa main enserrant la mienne et ses bras musclés recouverts de poils bruns, ce fantasme pour ce sexe dissimulé sous le tissu de sa robe me transpercent.

Un sexe masculin ? Vraiment ? L'idée même de le découvrir m'affole. Je sens mon clitoris darder sous mon pouce et le feu de mon sexe est incomparable. Je me délecte de ses passages sur ma vulve enflée. J'introduis mon index le plus loin possible dans mon antre gonflé. C'est le souvenir de sa bouche si près de la mienne, de son souffle dans mon cou, comme un murmure ou une menace tout au long des refrains que nous avons chantés, qui a raison de mon impatience. Je rabats les cuisses sur ma main trempée de mouille. L'onde me parcourt violemment.

Évidemment, je reviendrai. Quoi que Valentina en dise.

Le lendemain, à l'ouverture, je suis devant le *Baia*. J'ai craint que lui aussi ne soit qu'un rêve de la veille et qu'il n'y ait jamais eu de 53 rue Saint-Denis. Mais le sourire de Clara en m'accueillant

est une victoire. Elle a su que je prendrais l'uniforme à l'instant où j'ai accepté son cocktail.

– Le club paie mal, m'informe-t-elle en déverrouillant le rideau de fer, mais tu vas te plaire ici. J'en suis persuadée.

Je ne négocie rien du salaire.

Étrangement, je n'ai pas demandé après Valentina. En passant de nouveau les portes de l'établissement, je stoppe net, laissant Clara me distancer. Le vide et les ampoules du plafond pour seules lumières. Les fins de soirée, la chute des festivités sont toujours angoissantes. Mais ici, c'est différent. C'est un nouvel abri.

Clara me fait signe de la rejoindre tandis qu'elle passe derrière le comptoir et ouvre la caisse. J'observe la piste de danse déserte et les petites annexes que j'ai vaguement aperçues la nuit dernière. Ma nouvelle collègue remarque mon insistance pour ces petits recoins et balaie d'un geste ma curiosité.

– Tu peux coucher avec qui tu veux, quand tu veux. Et si tu veux. C'est privé, personne ne viendra te demander des comptes.

– C'est un club libertin ?

– Non. C'est une parenthèse enchantée de vacances. On baise en vacances, c'est naturel. Ici aussi. On avait besoin de cet endroit, alors on l'a créé. Bienvenue !

Un jeune homme brun, élancé et enjoué, d'une trentaine d'années environ, nous surprend. Je fais volte-face. Clara lui lance un jeu de clefs sans sourciller.

– Tu peux lui faire la visite aujourd'hui ? Je dois vérifier le disjoncteur du rez-de-chaussée. Dans mon vestiaire, il y a une robe ou une combi. C'est toi qui choisiras, conclut-elle à mon intention.

Je ne sais quoi répondre. L'individu, en jean élimé et sweat à capuche violet, me fixe. Ce sont ses yeux noirs et pétillants qui lèvent le mystère : c'est Valentina en civil. Elle est méconnaissable. L'homme qu'il est redevenu me tend la main. Je m'attends

à ce qu'il la prenne comme hier, mais il la serre avec un professionnalisme déconcertant.

– Nicolas. C'est moi le propriétaire. Je ne sais pas si tu as eu raison de revenir. Soit ! On a des choses à faire avant l'arrivée des vacanciers.

– Ce soir ?

– Dans une demi-heure, les premiers débarqueront.

– Si tôt ? Des habitués ?

– Pas forcément, et parfois on ne les revoit jamais. Et oui, si tôt. Ils sont comme toi, capturés par la musique sur le trottoir. Curieux au début, piégés à la fin ! rit-il. Ils n'ont plus aucune notion du temps ici.

À ces mots, l'obscurité nous enveloppe. Nicolas est toujours à mes côtés. J'ai cru qu'il s'était approché davantage dans cette pénombre inattendue, mais c'est moi qui ai bougé de quelques pas.

Puis Clara enclenche les projecteurs, les jeux de lumières et la boule à facettes pour le test quotidien. Les stroboscopes et la fumée viennent ensuite. La musique démarre. La playlist du *Baia* est toujours en aléatoire et devient un écho sur la piste vide. Pour mon premier jour, c'est « For Your Love », d'Albert One, qui donne le coup d'envoi. Je découvre que l'italo disco est presque infini. Ce genre musical à part entière, dérivé du disco, a émergé en Italie dans les années 1970. Je suis persuadée que son succès est lié à ce son si particulier, à ses mélodies accrocheuses que l'on n'oublie pas, et surtout à l'impact qu'il a sur nos mémoires.

J'assiste à la mise en route du club, complice de cette machinerie capable de créer un rêve continu. Jetée en coulisses du *Baia*, je suis emmenée dans le petit bureau que se partagent, à tour de rôle, Clara et Nicolas. Ce dernier me présente différents classeurs étonnamment bien rangés sur l'étagère principale, un ordinateur commun et des armoires pour l'administratif.

Nicolas parle brièvement du contrat que nous définirons ensemble. Dans mon esprit, il n'est pas question de prendre un emploi stable, à peine une mission. L'envers du décor est tout aussi fascinant que le concept lui-même.

– Clara ira au guichet ce matin, me dit Nicolas en m'entraînant d'une pièce à l'autre. Elle te formera.

Le ticket d'entrée de ce paradis perdu est à 15 euros, qu'importe l'heure à laquelle on se présente. Il comprend une boisson standard et l'accès à la piste. Pour ces fameuses alcôves et les suites privatives à l'étage, un supplément allant de 50 à 150 euros est demandé ; 250 euros pour l'alcôve n° 4, qui a une vue sur tout Paris. En cas de privatisation complète, c'est 1 000 euros, hors prestations supplémentaires.

– De quoi elles ont l'air, ces prestations ? Qui les fournit ? m'intéressé-je.

– Moi. Les vacanciers paient cher pour m'avoir en exclusivité. Tu n'imagines pas !

Son ton n'est pas aussi enjoué qu'une telle démonstration d'orgueil aurait pu le laisser penser. C'est son quotidien, sa normalité, et il le répète haut et fort : il est une prestation à l'instar d'une bouteille de champagne.

Il me conduit alors au vestiaire pour m'attribuer un casier. J'en profite pour prendre la combinaison vert vif que Clara a laissée sur un cintre et les bottes à plateforme vertigineuse assorties. Je l'enfile comme une ombre. Nicolas reste dans le local. Je ne peux m'empêcher de lui jeter des regards curieux. Contrairement à la soirée d'hier, notre conversation est légère. Nous nous trouvons des centres d'intérêt communs sans jamais évoquer notre numéro de la veille. Clairement, j'ai l'impression que Valentina n'a jamais existé.

– J'ai vu des chambres à l'étage. Elles sont à Clara et à toi ? le questionné-je en le retrouvant.

– Oui, sauf les suites.

– Vous ne sortez jamais d'ici ?

– On ne peut pas.

– C'est-à-dire ?

– C'est interdit.

– Mais...

Il éclate de rire puis retrouve brusquement son sérieux.

– Sais-tu pourquoi on s'appelle le *Baia* ?

J'amorce une réponse, mais Nicolas a déjà préparé la sienne : *La Baie des anges*. Un hommage à la plus célèbre discothèque italienne des années 1980. Un hommage à ces endroits où tout le scintillement et la flamboyance de la décennie emportaient les vacanciers, les initiés, les natifs. Personne n'était épargné par cette déferlante de synthétiseurs unique au monde. À sa manière, Nicolas joue du fantasme selon lequel en signant avec le *Baia*, les membres de l'équipe perdent leur humanité et leur droit de revoir le soleil. Des démons condamnés à l'enfer qu'est ce club singulier.

– Il y a d'autres chambres de libres.

Nicolas a lu, j'en suis persuadée, l'étincelle de bonheur dans mes yeux en réponse à sa proposition. Nous quittons l'étage pour retrouver le rez-de-chaussée, où arrivent déjà les premiers clients vacanciers.

Ils ont attendu derrière les portes du *Baia* comme des alcooliques devant les bistros. Et contrairement à ce que le terme « vacancier » m'a évoqué, je n'ai pas eu à les accueillir avec un collier de fleurs.

Je sens le regard de Nicolas dans mon dos. Il guette ma réaction à la vue de ces hommes et de ces femmes venus chercher leur dose de faux soleil. Des toxicomanes, ni plus ni moins, accros à une nostalgie idéalisée. Et je les comprends. En revenant au club, j'ai l'impression de venir satisfaire une quête à mon tour. Et, en l'espace d'une heure, je suis l'une des leurs.

À ma pause, je retourne à mon appartement, empaquette quelques affaires à l'aveugle, le ventre noué de l'expérience

que je vais vivre. Je ne préviens personne. Ni mes amis, ni ma famille, ni ma boîte d'intérim. Je retrouve la sensation des veilles de vacances d'été. J'embarque pour le voyage d'une vie.

*

Dès lors, je vis dans une carte postale où la musique enfièvre les corps des danseurs. Je suis grisée par ce qui s'ouvre à moi depuis cette première nuit passée au club. Clara et Nicolas ont créé l'impensable. Ils ont réussi à réinventer un bonheur d'autrefois avec de faux souvenirs d'enfance. C'est grandiose.

Au *Baia*, le temps n'existe pas et de nouveaux matins se lèvent à chaque moment. La danse, le plaisir, le show et le sexe rythment nos journées sous les néons. Des rires et une ambiance de vacances sans fin, une insouciance que je ne pensais jamais retrouver. Les vacanciers viennent chercher une trêve entre deux réunions. Je les reconnais, puis je les connais. Nous partageons le secret.

Au début, j'ai oublié que, dehors, brille le soleil puisque je le sens ici. Ensuite, cela m'a paru improbable qu'il existe. J'ai repoussé de plus en plus les sorties à ciel ouvert jusqu'à ne plus l'apercevoir. Je n'ai aucun besoin de quitter le club. Je mange à ma faim, je travaille sans avoir la notion du temps.

J'ai rangé mon téléphone dans ma nouvelle chambre sans le consulter. Les appels manqués, les messages restés sans réponse ne m'intéressent pas. Si on s'inquiète, je rassurerai plus tard. J'oublie. Mes seuls liens sont avec Clara, Nicolas et nos vacanciers. Je vis. Avec eux, je me drogue à cette nostalgie inépuisable. Je m'éveille à ce pan de ma vie jamais exploré auparavant : ma propre luxure. Une adolescente qui s'apprête à offrir sa virginité sur un coup de cœur estival, en somme.

Je suis prête à de nouveaux appétits tout en essayant de contrôler celui que j'éprouve pour Nicolas et Valentina. Les deux me

semblent si indissociables que mon désir en est chaviré. Qui suis-je en train de désirer? Un homme? Une femme avec un corps d'homme? Ces introspections se terminent d'ailleurs la plupart du temps au fond de mon lit pour calmer mes ardeurs. Mais cette ardeur a explosé en découvrant nos vacanciers libertins un après-midi.

Un plateau à la main, je m'arrête à la hauteur d'une des petites annexes presque à la vue de tous. Interpellée par des chuchotements et des soupirs trop forts, je reste à les scruter. Quatre vacanciers : trois femmes et un homme bien peu soucieux de mon regard sur eux. La femme rousse a un cocktail de Clara en main. Elle sent le monoï à outrance et se déhanche, lascive, sur cette musique qui semble lui rappeler toute sa jeunesse. Puis elle tend le bras vers la deuxième femme, brune, en robe d'été corail ouverte sur un sexe imberbe, entoure sa taille d'un geste vif et lui donne un bref baiser sur sa bouche luisante de salive ou de mouille – j'ignore les préliminaires qu'elles ont eues. La vacancière avance ses petits seins vieillissants pour que sa camarade puisse se pencher sur ses aréoles brunies. La langue de la rousse purlèche l'un des mamelons, le mordille et le tète, avant d'alterner avec son voisin. La jolie quinquante pousse un gémissement. La main de sa partenaire glisse sur le ventre de sa proie avant d'insérer un ou deux doigts à l'intérieur d'une vulve que je devine aussi humide que la mienne. L'homme, resté à l'écart du duo, les encourage en se resservant un verre de rhum avant de sortir son sexe bandant d'un pantalon fluide. Les sourires sont vissés sur les lèvres, les éclats de rire sont faciles. J'assiste à une réunion festive d'où explose une liberté qu'ils ne retrouvent pas ailleurs. Insouciance. Et je sais que c'est le spectacle de cette jeunesse fanée qui m'excite plus que tout. À première vue, l'étalon a une cinquantaine d'années et il savoure sa débauche comme s'il n'en avait que dix-huit. Je suis fascinée.

Le vacancier au visage en sueur et terriblement réjoui se rapproche de la femme brune, caressant ses fesses aussi aguichantes que flétries du bout de son sexe dressé. J'observe la poigne du libertin, je l'observe faire couler ses doigts sur sa verge impressionnante.

Au loin, j'entends Valentina entonner un tube que j'attaque en même temps que le trio s'honore. Puis, d'un coup, la femme rousse se retrouve à quatre pattes, le visage contraint entre les cuisses de la brune et offerte à l'homme en érection. D'un geste franc, ce dernier lui agrippe la chevelure et son pénis trouve le chemin de son postérieur. La femme sursaute, l'homme la retient. La brune écarte ses cuisses pour inciter sa partenaire à la lécher. Une chorégraphie parfaite. C'est étrangement doux et personnel. Loin d'une perversité qu'une telle orgie requiert. Pilonnée par les va-et-vient de son cavalier, la rouquine savoure ses râles rauques et impatients avant qu'il répande sa semence à l'entrée de son anus et s'empare violemment de son membre encore raide. L'homme tourne la tête vers l'entrée. Il ne me voit pas. Il n'est plus là, emporté par cet adolescent qu'il a été et qu'il retrouve au *Baia*. Ce sont des fantômes qui s'aiment ici. J'en suis bouleversée. Je suis de trop.

Je m'éclipse naturellement pour rejoindre Clara, qui m'appelle. La libertine doit déjà certainement engloutir cette verge suintante de sperme tandis que son amie trinque de nouveau en leur honneur. Je suis grisée.

Je retourne observer nos vacanciers pour ce shoot d'évasion. Il y en a aussi des nouveaux. Avec Clara, je découvre une nouvelle façon d'appréhender le désir. Elle le déculpabilise, alors que j'en ai toujours eu honte. Un tabou qui a violemment refait surface au *Baia* et dont je dois me débarrasser. Ma collègue rit beaucoup et me met au défi :

– Chaque matin, tu réfléchis au fantasme que tu assouviras dans la journée. Tu verras, tes blocages sauteront.

C'est ce que je fais. Mais ce n'est pas du sexe sombre. Ce n'est jamais pervers et mortifère. On baise comme on s'aime en vacances : en fête.

– Imagine que c'est un amour de vacances. Léger. Avec une date d'expiration, mais une extase toutes les nuits.

– Tu faisais quoi avant ? Tu étais qui ?

– Avant quoi ?

Elle me sourit. Si Clara n'aime pas autant l'endroit que son patron, elle l'aime différemment. Pour la jeune femme, le *Baia* exhibe les traumatismes ensevelis sous de fausses joies d'antan, et elle s'y enterre avec nous. Avec elle, j'ai l'impression d'être dans un tourbillon constant d'allégresse. Clara dégage l'euphorie communicative des amitiés estivales. Brèves, mais redoutables.

– Comme toi, finit-elle par me répondre. J'étais obsédée par un mec qui en baisait une autre. J'ai rencontré le patron dans un bar et nous avons lancé le projet.

– De quoi tu parles ?

– Nicolas. Je te vois. Je me revois en toi. Oublie ça tout de suite, ma belle ! Vraiment.

Ses mots me marquent. Ils révèlent ce désir inavoué dont j'ignore à qui il est destiné : Nicolas ou Valentina.

Et pourtant, je n'attends que les mardis, vendredis et samedis soir pour voir la drag-queen vedette exploser sur scène. La raison d'être du *Baia*. Clara ne le remplace qu'en de rares occasions, ou en cas de privatisation, ce qui n'est arrivé que deux fois depuis l'ouverture du club.

Alors, ces soirées-là dessinent ce que l'été de nos enfances avait de plus beau. Ces soirées-là, nous dansons comme épuisés après une journée de plage, la peau couverte de sable et nos cheveux emmêlés de sel. Nous fermons les yeux et c'est l'odeur de cet océan qui nous enivre. Quand je ne suis pas de service, je troque mon uniforme pour une robe longue en coton blanc récupérée dans une alcôve, et je me glisse dans la foule de vacanciers.

Je danse, les yeux clos et la tête en tous sens. J'aperçois Valentina qui performe, Clara qui s'affaire au bar. Je suis en transe, transportée à des années d'ici. Les boîtes à fumée dissipent la masse au milieu de la piste cernée de colonnes immenses. Nous sommes parqués pour ne pas nous réveiller. Nous sommes hors du temps, revenant en arrière pour supporter aujourd'hui. Un trop-plein de bonheur.

– Suis-moi.

Valentina vient me récupérer au milieu de mon service sous les yeux de Clara et m'emmène dans sa loge. Je troque ma combinaison contre une robe iridescente couverte de strass. Le corsage est parsemé de sequins jusqu'à la jupe, qui est presque aussi ample que celle de la Reine. Valentina m'aide à la revêtir, s'attardant sur mes courbes et mon corps frissonnant. Je sens ses mains frôler ma peau tandis qu'elle boutonne dans mon dos ma tenue de spectacle. Elle me fait asseoir face au miroir et s'applique à me maquiller. Nous gardons le silence. Elle appose les couches de fard avec une expertise incroyable. Je croise son regard, où brille un vif désir. Elle me transforme pour que je devienne son ombre. Les faux cils, la perruque et les escarpins, rien ne m'est épargné. Cela dure un temps infini. Je suis docile. Le résultat est bluffant. Dans nos tenues d'apparat, côte à côte, nous sommes flamboyantes. Une confusion des genres pour un appétit fou. Valentina, tellement loin de Nicolas, m'emporte face à la foule.

Je suis un personnage. Une Sabrina ou une Ivana Spagna. Nos voix s'unissent. Nous chantons les yeux dans les yeux. À l'image des emblèmes de l'italo disco dont Valentina est devenue l'ambassadrice, nous sommes interchangeables. Sous sa panoplie d'idole, elle reste un homme. Notre duo est d'une sensualité à faire mouiller les plus chastes culottes. Et moi, dans cette robe et ces artifices qui font éclater ma sensualité, je fonds. Mais il n'y a rien de plus que les frôlements répétés lors de nos chorégraphies

voluptueuses. Rien de plus, hormis ses fesses contre mon ventre, ses mains caressant les miennes à la fin d'un refrain. Rien de plus, hormis ses doigts qui s'infiltrèrent sous mon bustier, effleurant mon soutien-gorge sans jamais s'y attarder, sous ma jupe, effleurant mes sous-vêtements sans jamais s'y arrêter. Contrairement à notre premier numéro, c'est Valentina qui domine. Nous sommes ses créatures et l'excitation nous engloutit.

Ce jeu trouble se répète plusieurs fois par semaine. Valentina se charge de la métamorphose dans laquelle je perds mon identité. Mais, grâce à elle, je me sens puissante.

Tandis que j'ôte mes vêtements de spectacle, je laisse la porte de ma cellule, ainsi qu'on appelle les loges ici, ouverte. La mienne donne directement sur celle de mon patron. Il ne peut rien ignorer de ce qui s'y passe, et pas davantage mon corps, qu'il a habillé quelques heures plus tôt.

Une fin de soirée, je m'arrête, à moitié nue et encore enflammée par notre numéro, sur le seuil de sa loge. J'ignore ce que je suis venue réclamer. Mais je reste immobile à contempler ce qui deviendra mon plus beau spectacle.

Devant son miroir cerclé d'ampoules blanchâtres, Valentina retire son maquillage de scène. Sa robe de soie mauve garnie de pierres précieuses en toc, ses talons aiguilles et sa perruque sont posés avec soin sur les valets prévus à cet effet. C'est une mue. Un entre-deux déroutant. Je distingue son sexe sous son porte-jarretelles qu'il n'a pas encore retiré, son blush et son fond de teint qu'une barbe naissante assombrit. Ses cheveux naturels sont plaqués en arrière, mettant en lumière ses boucles d'oreilles en cristal turquoise. De cette transition, il ne reste qu'une moitié d'homme et une moitié de femme face à leur reflet. Indissociables. L'un s'efface pour laisser vivre le second. Mon idole disparaît à l'aurore et celle-ci me ramène Nicolas.

Nicolas ne parle jamais de Valentina et Valentina ne mentionne jamais Nicolas.

Désiré-je alors deux entités ?

J'ai pris l'habitude de le suivre à chaque fin de show, que j'y participe ou non. Sa métamorphose est toujours un profond bouleversement. Je suis certaine qu'il me sait à quelques mètres, qu'il m'aperçoit dans le coin de sa glace et en profite. Pourtant, jamais ma nudité ne le fait se déplacer ou ne l'incite à me faire entrer. Il est insaisissable. Imbaisable, donc ?

Puis, un jour de fermeture, à 4 heures du matin, je le discerne sous les couvertures de son lit d'appoint. Il n'a pas eu le courage de monter dans sa chambre. Mon ventre se serre devant cette image qui révèle que Nicolas est le plus vulnérable. Valentina a terminé son service. La gorge à l'air dans ma combi ouverte, je le rejoins sans hésitation. Je me glisse contre lui, mes seins pressés contre son dos, mon bassin contre ses fesses, et la brûlure de l'excitation entre mes cuisses.

– Tu as été merveilleuse.

Il ne dort pas.

– Mais c'est bientôt la fin des vacances, ajoute-t-il.

Dans ses bras, un instant, j'oublie qu'en effet la fin de notre été préfabriqué est inéluctable. Je savoure alors cette tendresse qu'il n'a certainement jamais offerte à quelqu'un d'autre. J'ai besoin de lui. De lui contre moi, de nous contre eux. Nous dormons dans une implacable chasteté cette nuit-là.

– Tu vas crever de frustration à l'attendre comme ça.

Clara a compris en nous surprenant dans la loge quelques jours plus tôt. Je n'avais pas refermé la porte derrière mon intrusion. Mon obsession pour Nicolas et mon fantasme pour Valentina sont tous deux d'avance voués à l'échec. Clara connaît Nicolas depuis presque toujours et pas une femme n'a eu ses faveurs au *Baia*, à l'exception de vacanciers qui payaient pour.

– Même toi ? lui demandé-je. C'est quoi son problème ?

– Il faut être exceptionnelle pour Valentina. Je ne le suis pas, et ce que je peux lui offrir ne l'intéresse pas. Par contre, toi...

Le club ouvre dans une heure, nous sommes seules au vestiaire à choisir notre uniforme du jour. Je frissonne à cette phrase inachevée. Ma nuit a été entrecoupée de rêves monstrueusement pornographiques et j'entends les mots que Clara n'a pas prononcés.

Je suis aussi excitée que paralysée lorsque ma collègue me plaque contre la paroi des casiers. Elle a plongé ses yeux dans les miens. D'un coup, je suis l'objet de convoitise de ces deux êtres si séduisants. C'est étourdissant. Ma respiration se fait haletante et la barmaid glisse le long de mon corps jusqu'à tomber à genoux. D'un geste habile, elle entrouvre légèrement mes cuisses, enfouissant sa tête entre mes jambes et soulevant ma jupe courte. Son doigt écarte ma culotte en coton déjà humide. J'ai le souvenir de notre première rencontre : ses seins lourds et son allure qui respirait la luxure. Cette brusque décharge de désir pour une femme, celle-ci en particulier, décuple mon excitation. Clara embrasse la toison de mon sexe sans préambule. Je me retiens à la poignée du casier, empêchant mes fesses de se soulever. C'est la première fois qu'une femme s'apprête à me goûter. Je suis incandescente, inondée des rêves de ma nuit et de ce qui va m'arriver. Clara semble observer ma vulve, satisfaite de l'effet qu'elle produit sur moi. Je penche la tête en arrière. Ma collègue, devenue amie, se met à explorer les parois de mon écran de plaisir avant de jouer avec mon clitoris boursoufflé. Je crie et, malgré mes jambes vacillantes, j'ouvre les cuisses aussi grand que possible. Mon sexe luisant de cyprine ravive Clara. Sa langue se met à fouiller entre mes grandes, puis mes petites lèvres, et s'attarde sur mon bouton avant de pénétrer mon vagin. Je gémiss. Elle me lape. Sa salive se mêle à ma mouille. Le chaud et le froid, l'odeur musquée de mon intimité que je sens d'ici.





Je crève qu'elle me dévore davantage, qu'elle ne cesse jamais de me lécher ainsi. C'est une vraie femme qui me fera jouir. Pas un demi-genre. Clara stoppe avant d'aspirer de nouveau mon bouton au bord de l'implosion jusqu'à ce cri qu'elle attendait. Je vais déborder. Elle poursuit ses coups de langue sur mes nymphes gorgées de sang. J'explose dans sa bouche. Mon corps entier se tord sous l'extase.

L'expérience du vestiaire se renouvelle. Je suis en quête de mes limites avec Clara, qui les repousse sans cesse. Derrière le bar, au guichet, dans nos chambres respectives que Nicolas sait trouver sans y mettre le pied. Cela aussi décuple ma soif de concupiscence. L'idée de le voir surgir à l'improviste. Mais c'est Valentina qui nous observe souvent. J'ai vu la traîne de sa robe à plumes disparaître dans l'encadrement de la porte tandis que je léchais Clara. J'étais frustrée de ne pouvoir l'être par Nicolas.

Il n'y a qu'au *Baia* que j'ai la permission d'arpenter tous ces pans d'une sexualité jamais assumée. Je ne suis pas lesbienne. Je ne suis pas non plus hétérosexuelle. Je savoure les orgasmes sans me préoccuper du reste. Autour de moi, un excès de féminité me fait remettre en perspective les normes dans lesquelles je baigne. Clara. Valentina. Deux femmes et une même envie. Je suscite leur désir et leur jalousie. J'en suis terriblement flattée.

Clara ferme les portes du club après 4 heures. Les derniers fêtards dansent encore certainement sur le trottoir. Rarement ivres aux spiritueux, ces noctambules cuvent leur dose de musique électronique dans la rue. Mais ce soir ma collègue semble porteuse d'une annonce. Je le vois à ses yeux pétillants. Valentina s'installe avec éclat sur l'une des chaises de bar sans ôter son costume. Je lui sers un cocktail improvisé. Je suis restée en service de comptoir ce soir pour apprécier le show. Valentina

détaille mon uniforme décolleté sans aucune décence. À cet instant, je crois que le désir va m'emporter. L'attitude de l'idole est toujours à l'opposé de celle de Nicolas. L'épuisement qui commence à me gagner vu le rythme que je suis au club peut me pousser à n'importe quelle folie. Là. Maintenant.

Clara revient du guichet.

– Vos duos sont une attraction. On en parle dehors. On parle beaucoup. Et l'alcôve n° 4 a été réservée pour le réveillon.

– La 4 ?

Valentina et moi avons poussé le même cri. Nous savons à quoi est destinée cette alcôve, le prix de sa location et ce qu'elle promet. Passer la nouvelle année dans ces conditions est un luxe. Notre patron devra y participer.

– Et toi avec, reprend Clara à mon intention. On va devoir recruter un extra pour ce soir-là, vu qu'aucun de vous ne pourra assurer en salle. Mais ils vont y mettre le prix !

Elle soutient mon regard. J'ai le feu aux joues à la perspective de cette nuit vertigineuse. Mais alors que je m'attends à trouver un allié, Valentina se tourne vers moi, furieuse :

– Certainement pas ! C'est de la prostitution !

– Bien sûr que c'en est ! répliqué-je. Depuis le début ! Seulement, les clients paient leur entrée au lieu de te payer toi. Quoi que tu dises, t'es un mac !

Et s'il est un mac, je suis une putain. Ce statut m'affranchit. Je suis prête à tarifer mon corps pour de l'adoration, extrême ici, pour une orgie où l'on débourse des sommes indécentes. Le comportement de notre patron nous déstabilise. Il poursuit :

– On ne change pas les prestations.

– Tu crains d'être dépassé ? ou moins respecté ?

– Tu vas trop loin.

– Tu m'as fait goûter à ce monde ! Tu l'as fabriqué pour des gens comme moi, alors comment peux-tu imaginer me l'enlever ?

– Tu es virée.

— Si tu crois que ça m'arrêtera !
J'éclate de rire. Je sais, à cet instant précis, que j'ai atteint le moment de bascule. Mais l'idée de quitter cet endroit me paraît insupportable. Je perds mon aplomb. Une bouffée de violence me secoue et j'ai envie de le frapper. Mon bonheur festif ne me sera pas retiré sur son caprice.

*

Je ne quitterai pas le club. Virée ou non. Je me ferai aduler par les vacanciers, avec ou sans lui.

— C'est lui le maître des lieux, me rappelle Clara en cette veille du nouvel an.

— Le souverain de ce monde « parfait », tu veux dire. De quoi a-t-il peur ?

— Que tu deviennes comme lui. Il n'a pas réellement choisi de rester ici, tu sais, et il refuse que tu finisses pareil.

En effet. Mais ce n'est pas Nicolas qui reste au *Baia*. C'est Valentina. Le personnage et le club ne forment qu'un. Il ne peut le quitter puisqu'il s'est créé avec lui. Je me souviens alors de ces « vacanciers » devenus obsessionnels qui ont été bannis. Valentina s'en est débarrassée comme elle compte le faire de moi. Je suis certaine que la peur n'a rien à y voir.

En ce 31 décembre, j'entends le véritable génie de l'italo disco : l'interchangeabilité. Clara s'est substituée à Valentina, qui n'est pas revenue sur notre altercation et que je soupçonne de m'éviter. Je m'apprête pourtant à honorer la réservation de l'alcôve n° 4. Je profite d'un répit pour écouter ma collègue envoûter le public. Comme un dernier bal du camping, les vacanciers sont sur leur trente et un pour un ultime « Démons de minuit ».

Je n'ai pas enfilé de tenue spectaculaire pour recevoir nos prestigieux et flambeurs invités. Personne n'étant disposé à me

transformer ce soir, j'ai choisi la simplicité : ma robe de coton blanc. Elle sonne la fin de l'été.

22 h 47.

Je suis en retard. À la porte de l'alcôve n° 4, j'inspire, le souffle court. J'ai imaginé mille scénarios, fantasmé mille extases pour ma première orgie. Le trac décuple l'excitation. Mais aucun bruit à l'intérieur qui puisse laisser supposer que la fête a déjà commencé. J'appuie sur le bouton de la porte automatique.

Valentina est plantée devant moi. Seule. De son regard, la célèbre drag-queen me défie. Sa robe de réveillon, exclusivement réservée pour l'événement, est certainement la plus somptueuse de sa collection : coupée dans un taffetas bleu nuit moiré de rouge et recouvert de diamants, elle sublime le corps de l'idole. Valentina est parée pour sa plus belle représentation, alors qu'il n'y a aucun spectateur.

— Où sont-ils ? réclamé-je.

— Je les ai renvoyés.

J'attrape la main que Valentina me tend. Ses doigts d'homme s'emmêlent aux miens pour m'attirer dans l'alcôve. La porte se referme. Nous sommes définitivement seuls. Je contemple alors cette vue à couper le souffle pour laquelle nos vacanciers ont payé si cher. Une immense baie vitrée nous offre Paris : des néons et des réverbères, des enseignes commerciales et la clarté de la lune. Aucun stroboscope, aucun laser, il n'y a que les basses des enceintes en écho. Je crois entendre mon cœur résonner dans le silence. Puis le simulateur d'un coucher de soleil me surprend. C'est une soirée en bord de mer, une fin de mois d'août. Je me retourne. Valentina est trop près. Je perçois l'éclat de ses yeux sous celui de son costume. La playlist change de registre. Je me fige. Cette musique n'est pas pour le *Baia*, et pourtant... La face underground de l'italo disco.

*When the world is running down – get closer
We can't tell you goodbye
All the world is waiting for – get closer
We can take you in the night¹*

J'écoute les premiers mots de Valerie Dore. « Get Closer ». Je comprends soudain que Valentina a préféré passer la nuit avec moi plutôt que d'empocher les milliers d'euros de ses clients. Nous ne serons jamais fâchés. On ne se fâche pas en vacances. On s'oublie, c'est tout.

Ses bras autour de mon corps m'invitent à danser. La tête renversée, les jambes chancelantes, je m'imprègne des essoufflements lascifs de la chanteuse. Valentina s'approche d'un pas. Son parfum sucré m'enivre. Puis d'un second. Son souffle mentholé caresse ma nuque. Son nez frôle ma joue. Mais je veux plus qu'un face-à-face, pourtant j'appréhende toujours de toucher cette créature fantastique. C'est elle qui attrape mes mains et les pose sur son bustier scintillant. Pour la posséder, je dois le dépouiller de son appareil. Prise d'une soudaine excitation, je me mets à déshabiller l'insaisissable drag-queen. Enfin. Nos sourires se croisent, là encore c'est d'une merveilleuse légèreté. Je m'accroche à son besoin de m'avoir en exclusivité. Finalement, c'est moi son exception.

Une fois le haut ouvert sur un torse imberbe et athlétique, le pan de son immense robe rabattue vers l'arrière découvre un porte-jarretelles. Il préserve le paradoxe de mon fantasme. À qui vais-je faire l'amour ce soir ? À Nicolas ou à Valentina ? Face

1. Quand le monde se dégrade, rapproche-toi
On ne peut te dire au revoir
Le monde entier attend, rapproche-toi
On peut t'emmener dans la nuit.

à moi, il y a ces deux rêves. Valentina à moitié nue et Nicolas à moitié Valentina. Mais, ensemble, ils incarnent la perversion et l'adoration à la fois.

Ce sera alors Nicolas.

– Approche, me souffle-t-il.

J'ignore la main qu'il me tend et saisis son visage. Nos regards se perdent, lubriques. Puis je pose mes lèvres sur les siennes comme le serment de ces promesses estivales que l'on ne tient jamais. D'un mouvement vif, il me fait valser contre lui. Je suis affamée de son corps. Je glisse avec souplesse et me retrouve à genoux devant mon maître. Délicatement, j'ouvre davantage les larges pans de sa robe. Je libère ce sexe proéminent que l'on ne s'attend pas à trouver sous une robe de femme. J'attrape cette verge grossissante sans déléster Nicolas de son porte-jarretelles. Le contraste est foutrement excitant. Ma bouche se referme sur son pénis bandé. Il perd l'équilibre, mais je veux le voir trembler comme j'ai tremblé en jouissant pour lui. Je mordille son gland, ce chibre qui ne cesse d'enfler à chaque passage de ma langue. Je le suce sans interdit en savourant l'homme dont je crève ce soir. Mon excitation est le vecteur de toute ma lubricité. Dans la pénombre de ce faux coucher de soleil, je continue de l'avaloir. Je sais à quel moment m'arrêter. Je sens sa frustration, mais il n'en laisse rien paraître.

Nicolas me retrouve au sol. Nous ne rejoignons pas le lit à baldaquin que seule l'alcôve n° 4 propose. Le contact de ses lèvres m'ôte le peu de discernement qu'il me restait. J'enfourche ses hanches. Les morceaux de son énorme toilette recouvrent mes jambes flageolantes. Il me soulève le menton. C'est de l'adoration pure. Mes doigts s'affolent à mesure qu'ils explorent son corps superbe. L'excitation gonfle mes seins et mon sexe qui n'attend, lui aussi, qu'une libération. Je le laisse jouer avec mes fesses et remonter, à son tour, ma robe légère. J'embrasse son cou, son torse, ne résistant plus à enrouler ma langue



autour de ses tétons durcis de plaisir. Nicolas me soulage de mes vêtements sans jamais se détacher de moi. Contrairement à lui, je ne porte pas de sous-vêtements. Je ferme les yeux. J'ai seize ans sur cette plage des Landes. Une lueur vicieuse fait flamber les yeux noirs de mon amant. Je me courbe, lui offrant mes seins. Nicolas y plonge avec avidité. Il lèche mes pointes de chair désormais couvertes par les paillettes de son maquillage. Je sens la paume de sa main s'aventurer jusqu'à mon sexe brûlant, puis un doigt s'insérer dans ma vulve. Un second frôle mon clitoris au bord de l'explosion. L'un contre l'autre, nous respirons, de peur d'être pris en otage d'un orgasme trop soudain et qui gâchera tout.

– J'ai besoin de rattraper toutes nos occasions manquées, chuchoté-je.

– J'ai besoin de te baiser pour te dire au revoir.

Ce qu'il fait. Je soulève mes reins, son visage toujours enfoui dans ma gorge. Je le veux. Son sexe raide, son sexe d'homme me fait crever d'envie. Je veux toute cette virilité, extrême, pour contraster avec ses nuits où Nicolas est resté Valentina.

Dans son regard enflammé que je n'oublierai jamais, il écarte mes jambes et, sans préambule, sa verge s'enfonce entre mes grandes lèvres trempées de mouille. Son sexe me pénètre entièrement. Enfin. Je crie pour souligner la brutalité de ce qu'il me fait subir. Quelques va-et-vient suffisent à me faire capituler. Le summum de l'expérience du *Baia* se trouve contre Nicolas. Je le sens se répandre sans se retirer tandis qu'un spasme parcourt mon corps. Son râle en murmure. Une jouissance sublimée. Et je n'ai pas payé pour ça.

En arrivant ici, je parlais d'une quête de sens. Je sais maintenant que c'était une quête d'amour, et un peu de cul.

Ouverte sur mon sexe, ma robe blanche maculée de stupre traîne sur le pavé. Mes yeux cernés d'épuisement et d'eye-liner brillent sous l'aube qui se dessine et que je me surprends à découvrir. Où était-elle depuis mon arrivée? Engloutie par cette nuit permanente.

Mon corps est abruti de tant de caresses, tant de violence, sans doute, et d'amour. Absolu. Après notre extase, je me suis faufilée pleine de gratitude vers l'entrée du club d'où j'ai fait mon apparition trois mois plus tôt. Dans cette étreinte complètement folle, nous nous sommes tout dit et souhaité le meilleur pour la suite. Après des semaines enfermées dans un été presque infini, la pluie m'a paru insensée.

La fumée s'échappe des caniveaux. Les enceintes crachent l'italo disco que je reçois en écho. Le même. Toujours le même. En continu, dix-huit heures sur vingt-quatre, nous avons écouté ces mélodies primitives et scintillantes.

Je me réveille d'une torpeur pendant laquelle le soleil a brûlé ma peau à travers les stroboscopes et les néons. Une peau enduite de monoï, de sable et de sperme séché. Notre tendresse et nos rires explosifs. Ils m'accompagneront comme les souvenirs de plage qu'on enterre dans une boîte fourre-tout, une fois rentré à la maison.

Le rêve s'éteint, mais le *Baia* s'éternise.

D'un pas volontaire, je contourne la rue Saint-Denis. L'italo disco s'affaiblit sous mes pas. Ces nuits d'été perpétuel s'achèvent.

– Aurore!

Je me fige à l'appel de mon prénom, le cœur soulevé.

Ces vacances peuvent-elles réellement se terminer?